

L'hostilité à la tradition d'Israël dans la conscience juive

Claude Birman a réfléchi à la manière dont la conscience juive se représente, elle-même, l'hostilité à laquelle elle risque d'être en but. Dans quelle mesure la tradition juive, a pu anticiper ou craindre un événement comme la Shoah ? Il s'agit d'une question très pertinente. En effet, cette anticipation est tout à fait centrale dans la tradition juive qui balance entre une tendance à l'assimilation et une tendance contraire au repli identitaire. A cette hésitation présente depuis l'origine on oppose deux réactions: d'un côté, le philosémitisme et d'un autre, une hostilité exacerbée dès le départ. Le risque d'extermination hante la tradition juive depuis la rédaction de la Bible. La littérature juive est immense, mais pour aller au plus fondamental, Claude Birman s'appuie sur les textes bibliques eux-mêmes, afin d'en dégager la manière dont les juifs, par leur culture, appréhendent et s'expliquent ces phénomènes d'hostilité, ainsi que ce que cette appréhension peut avoir de spécifique.

Dans le Psaume 83 tout d'abord, le risque d'extermination est exprimé très clairement. Il suffit d'en rappeler le début : « Oh Dieu n'arrête plus ton action, ne garde pas le silence, ne reste pas en repos, oh tout puissant, car voilà tes ennemis qui s'agitent en tumulte et tes adversaires qui lèvent la tête. Contre ton peuple ils ourdissent des complots, ils se concertent contre ceux que tu protèges. Ils disent : allons, rayons-les du nombre des nations, que le nom d'Israël ne soit plus mentionné ». La menace évoquée est celle d'un effacement radical. Les ennemis d'Israël sont aussi les ennemis de Dieu. Du point de la conscience juive, l'hostilité envers Israël ne relève pas simplement d'une hostilité commune aux nations entre elles, mais inévitablement d'un conflit idéologique. Selon le Psaume, les ennemis d'Israël sont d'abord des ennemis de la prophétie biblique, c'est-à-dire du projet de construction universelle d'une humanité conciliée. Leurs attaques représentent autant de contestations du vrai Dieu, au nom d'une forme ou d'une autre d'idolâtrie. Ainsi, l'effacement d'Israël ne constituerait pas seulement l'effacement d'une nation, mais aussi celui du témoin de la prophétie biblique. La même question se pose à nouveau au XX^{ème} siècle : peut-on ramener la Seconde Guerre Mondiale à un jeu de rivalités nationales, ou bien relève-t-elle d'abord d'enjeux idéologiques ?

Le chapitre 3 du *Livre d'Esther* ensuite, évoque lui aussi cette menace d'extermination. Les faits racontés ont lieu à l'époque perse, après la destruction du premier Temple, au moment de l'exil à Babylone. La menace d'extermination figure, à proprement parler, au verset 9. Haman dit au roi Assurés : « Il est une nation répandue, disséminée parmi les autres nations, dans toutes les provinces de ton Royaume. Ces gens ont des lois qui diffèrent de celles de toute autre nation. Quant aux lois du Roi, ils ne les observent point. Il n'est donc pas de l'intérêt du Roi de les conserver. Si tel est le bon plaisir du Roi, qu'il soit rendu un ordre écrit de les faire périr, et moi je mettrais dix mille ticsards d'argent à la disposition des agents royaux pour être versés dans les trésors du Roi ». Haman offre donc une fortune gigantesque pour l'anéantissement des juifs de l'empire. Les commentaires midrashiens interprètent cette richesse d'Haman en expliquant qu'elle provient du pillage du

Temple. Un tel passage ne peut pas ne pas évoquer la Shoah. Une première justification à cette hostilité radicale est donnée juste avant, au début du chapitre. Haman est un homme ambitieux, qui vient d'être élevé aux plus hautes fonctions. Il obtient comme faveur du roi, au verset 2, que « tous à la cour royale s'agenouillent et se prosternent devant lui ». Cependant Mardochée refuse d'obéir à cet ordre, suscitant la colère d'Haman. Ce dernier, trop puissant pour se venger sur un homme seul, désire exercer sa vengeance sur le peuple entier de Mardochée. Celui-ci adopte cette conduite, non pas par rébellion individuelle, mais parce qu'il applique une règle correspondant à l'éthique de son peuple : on ne s'abaisse pas devant un tyran. Son refus renvoie au cœur même des valeurs juives : il existe une égalité des hommes devant Dieu, aucun n'a donc à s'abaisser devant un autre. Haman, est le signe politique par excellence de l'idolâtrie et de l'exploitation de l'homme par l'homme, incompatibles avec le monothéisme éthique dont le juif se fait le héraut. Cet antagonisme ne peut que susciter l'hostilité radicale de ceux qui s'inscrivent en faux par rapport à ces valeurs. Haman fait le choix de la domination et de l'oppression car il sent la faiblesse d'Israël. On peut interpréter ainsi sa formule : « répandue, disséminée ». Ces qualificatifs peuvent signifier que le peuple juif est partout, mais aussi qu'il est désuni, donc fragile. Le problème de la tradition juive est donc double : comme contestation de la domination, elle irrite fatalement les esprits dominateurs ; mais cette position de défense du droit contre la force induit aussi nécessairement sa position de faiblesse. Il est, d'ailleurs, toujours présenté dans la Bible comme un peuple vulnérable. Haman est un descendant d'Agag le roi des Amalécites dans le premier *Livre de Samuel* (chapitre 15) ; lequel descend d'Amalek qui apparaît dans *l'Exode*, quand les juifs s'enfuient d'Egypte pour gagner la terre promise, autrement dit au moment de la naissance du peuple d'Israël. Amalek attaque Israël au moment même où celui-ci affirme sa légitimité, où il oppose la Loi de Dieu à l'oppression et à l'idolâtrie et aussi où il est le plus fragile, alors que les juifs sont dans le désert et se disputent parce qu'ils n'ont pas d'eau et que certains commencent à se rebeller contre Moïse. Il s'agit donc d'un moment de faiblesse interne. De génération en génération, on retrouve la même figure de l'ennemi absolu. Haman, comme Amalek, s'en prennent aux juifs en connaissance de cause. Ils savent les valeurs portées par ce peuple et l'attaquent précisément pour cette raison. Il en va de même quand on lit le compte-rendu de la conférence de Wannsee : il est frappant de constater la connaissance précise que les participants avaient du peuple juif. Les juifs n'étaient pas pour eux des inconnus. Peut-être ne peut-il y avoir d'hostilité radicale que lorsqu'il y a familiarité, d'où la formule biblique : « Mieux vaut un voisin proche qu'un frère lointain ». Mais nous pouvons remonter plus loin : Amalek est un descendant d'Esäü, le frère ennemi, celui qui se battait avec Jacob, dans le sein même de sa mère (*Genèse 34*). Tous deux sont fils d'Isaac. Isaac lui-même est le fils qu'Abraham n'a pas sacrifié. On touche alors à l'essentiel : la propagande anti-juive, depuis l'époque hellénistique, repose sur l'accusation de meurtre rituel. Ce motif revient régulièrement. En Angleterre au XII^{ème} siècle, par exemple, ou dans l'antisémitisme européen des années 20. Jusqu'à nos jours, dans le monde arabe, on représente le juif en train d'égorger un enfant. Or, cette image est une inversion totale de ce qui se trouve au cœur du récit d'Abraham : l'interdit radical du sacrifice humain. En effet, ce récit pose le problème de la filiation d'Isaac. Comment comprendre qu'Isaac n'ait pas été sacrifié ? Cela signifie que l'on peut faire l'économie du sacrifice humain. La dignité de l'homme interdit qu'en aucun cas on puisse le maltraiter pour servir Dieu.

Cependant, cette affirmation de la dignité humaine peut aussi conduire à l'arrogance. On la retrouve dans la figure d'Esäü qui interprète mal sa dignité et la comprend comme le signe d'une justification, d'une absence de dette envers quiconque. Ce sentiment d'être justifié peut alors conduire à un esprit de domination. Amalek est donc un petit fils d'Esäü qui tourne mal. Il incarne un risque propre à l'attitude d'Esäü : la tendance à faire du droit et de la loi un moyen d'affirmer sa propre puissance.

En résumé, Claude Birman a voulu montrer comment, étant donné sa position dans l'histoire, ainsi que son souci de la loi juste, le peuple d'Israël risque constamment de se confronter à une hostilité radicale. Les juifs ont donc toujours pensé qu'ils s'exposaient à l'anéantissement.

Durant le débat ont été évoquées les questions de la terre et de la loi. Dieu a promis deux choses au peuple juif : une terre et une loi. Par la destruction du temple, les juifs ont perdu leur terre. Du coup, leur patriotisme s'appuie sur la Loi. En dehors d'elle, ils n'ont plus rien de commun entre eux. Alors une des grandes causes d'hostilité à leur égard ne tient-elle pas à ce que les juifs ont toujours respecté la loi, indépendamment des lieux où ils vivaient ? Pour Claude Birman la conscience juive se définit d'abord par le fait de ne pas suivre sa propre loi, mais de se mettre au service d'une loi universelle. Les situations d'exil accroissent certes la vulnérabilité du peuple. Cependant, elles accroissent aussi sa présence et son témoignage. Dans quelle mesure les règles de vie particulières sont-elles compatibles avec la loi générale ? Selon Claude Birman le grand principe juif de l'exil, c'est que l'exilé doit toujours se débrouiller pour rendre son mode de vie compatible avec les lois du pays qui l'accueille. A propos plus spécifiquement des rites alimentaires il est difficile d'interpréter de manière univoque la pratique de ces rites. Pour Claude Birman, la tradition juive a toujours balancé entre ouverture et repli. On peut trouver, dans l'histoire, l'exemple de tous les comportements, du repli identitaire farouche jusqu'à l'assimilation la plus parfaite. De plus le respect de ces rites et le refus de partager sa table n'est pas spécifiquement juif. Il s'agit donc d'un faux problème.

En conclusion Claude Birman insiste sur le fait que la tradition juive n'a persisté que par ses discussions avec les autres cultures, toujours orientées par une question première : celle des commandements. Ceux-ci renvoient à un système de valeur spécifique, lié au monothéisme éthique, d'ailleurs extrêmement moderne. L'homme à l'image de Dieu, ainsi que l'égalité des hommes devant Dieu, nous mènent au droit moderne. Dans sa conférence sur le judaïsme, Renan affirme ainsi que la religion juive est la seule morale et rationnelle. Il ajoute quelque chose très amusant : le seul problème des prophètes de la Bible, l'unique point qui relève chez eux de l'irrationnel, c'est leur volonté d'incarner la justice sur terre. Heureusement, le christianisme est venu depuis, qui nous a appris qu'il advient après la mort !